



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.

Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, CROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LE DOYEN DES HOMMES DE LETTRES.

Vous le connaissez tous, vous le connaissez, je vous l'assure ; depuis peu, ou depuis long-temps, c'est ce que j'ignore. Mais vous le connaissez, encore une fois ; vous l'avez vu, vous l'avez rencontré et abordé, hier, ce matin, il y a un instant peut-être. Bien certainement vous avez causé, ri, discuté, diné et entrechoqué au moins une fois le cristal effilé aux longs pieds et aux flots écumeux de champagne et de vin du Rhin, avec l'original spirituel dont je vais vous ébaucher ici le portrait. Je ne vous apprendrai pas le nom de ce personnage excentrique et indéfinissable pour le vulgaire, le nom de ce personnage incompris par quelques-uns, calomnié par beaucoup d'autres. Mais, pour la seconde fois je vous le dis, vous le connaissez tous, et vous avez déjà nommé avec moi le patriarche, le chef de file, le Nestor, le doyen des hommes de lettres.

S'il ne s'agissait ici que d'une simple biographie comme on en écrit tant pour les simples lecteurs, je verrais aussitôt accourir et se grouper à l'envi, sous ma plume amie et véridique, toutes les formules usées, toutes les recettes nauséabondes de l'apologie officieuse. Mais, fi donc ! cela sentirait en diable l'historiographe, ou le puff de grand journal ; et le doyen des hommes de lettres est homme modeste avant tout, comme il est homme d'esprit et gastronome distingué par-dessus tout. La louange, l'abus de la louange, veux-je dire, lui font l'effet d'un bol de punch trop édulcoré. Aussi un de ses aphorismes de prédilection est-il celui-ci : Que s'il faut des épices dans la cuisine, il ne faut pas trop de flagorneries dans la critique. Vénérable doyen, va donc !...

Le Nestor des littérateurs de la province n'est ni académicien, ni député, ni publiciste, ni botaniste, ni réformiste ; il n'aspire à aucune place d'adjoint, de bedeau, ou de tambour-major, ou de suisse de cathédrale. Digne et vertueux doyen ! Enfin, au brouet noir près, c'est un véritable Spartiate dans toute l'étendue du mot : oui, mais un Spartiate qui sait dîner, boire et aimer en grand seigneur ! Il n'échangerait pas contre le royaume de Monaco ou le trône de Sardaigne, sa réputation d'homme de goût, de gourmet raffiné et de vaudevilliste estimé. L'ambition n'est à ses yeux que la vertu des sots ; et il ne la comprend, lui, qu'à table ! O trop héroïque doyen ! C'est dans toute l'acception du mot un *viveur* de bonne compagnie ; c'est un aimable et spirituel convive, tout imbu des préceptes et des maximes des Mécènes, des Lucullus, des vers voluptueux d'Ovide, d'Anacréon, d'Horace, des sentences et refrains des de Bièvre, des de Bernis, des Armand Gouffé, des Piis et consorts. Dieu ! quelle mémoire épicurienne il a, notre vénérable doyen !

Si vous me demandiez sérieusement l'âge de cet autre Ulysse de nos

lettres provinciales... je serais très-embarrassé de vous répondre au juste.

Aux yeux des femmes, qui le trouvent en général bien fait, galant, homme d'esprit et amateur très-éclairé ; aux yeux des femmes, dis-je, le doyen des hommes de lettres passe pour n'avoir que trente-cinq ans, deux mois et six jours. Cependant, une jeune coquette de ma connaissance, qui pourtant n'est pas une coquette d'hier, m'a juré, sur son honneur, que le doyen des littérateurs n'avait que trente ans sonnés... (il y a huit ans bien passés). C'est peut-être une calomnie. Ceci est un point d'une très-haute importance, et qu'il convient d'éclaircir, dans l'intérêt des lettres et de l'histoire contemporaines.

Nous consacrerons un article spécial de plusieurs colonnes à cette matière bien plus grave, bien autrement sérieuse, il nous semble, que toutes les questions à l'ordre du jour ; nous traiterons prochainement à fond cette question de philosophie humanitaire et sociale, cette question si palpitante d'intérêt :

Le doyen des journalistes a-t-il ou n'a-t-il pas trente-cinq ans accomplis ?

Mais, mon Dieu ! je vous le demande, que fait donc l'âge à l'affaire ? Jamais bon vin eut-il besoin d'enseigne ? Demande-t-on quelque part, dans le monde élégant et lettré, leur extrait de baptême au cœur et à l'esprit ? Ceci bien établi, poursuivons rapidement cet aperçu physiologique et psychologique.

Au physique, le doyen des journalistes est un beau type d'homme et d'artiste ; sa tête est pleine de majesté, son sourire malin, son œil pénétrant ; sa chevelure et sa barbe, qui feraient envie à plus d'un révérend père, sont d'un blond-châtain lustré, d'une épaisseur, d'une exubérance qui décèlent la force, l'énergie, la chaleur et la fécondité du cerveau. Je parie que le docteur Gall eût payé, sans hésiter, quelques centaines de mille francs, dans le but seul de compléter ses études et ses recherches sur la phrénologie, cette partie supérieure de l'individu de notre célèbre doyen.

Nous recommandons à nos statuaires et sculpteurs contemporains la tête si remarquable du doyen des littérateurs. Mais, toutefois, puissent-ils ne nous mouler une tête si chère que le plus tard possible ! Nous ne vous parlerons pas ici des œuvres dramatiques et littéraires, des feuilletons, des revues critiques, des vaudevilles, des chansons spirituelles et des refrains joyeux et épicuriens de notre *vieux* et toujours jeune chef de file. Nous n'énumérerons pas ici avec complaisance les succès de genres si divers (nous ne parlons pas ici de succès auprès des femmes) qu'il a obtenus, qui sur la scène, qui dans les colonnes de plusieurs journaux, lesquels lui ont dû leur principal lustre. C'est chose bien jugée que le talent du doyen des hommes de lettres, et nous n'ajouterons rien de plus là-dessus.

Sans crainte d'être démenti, j'affirme qu'il n'est pas de si mince

commis aux finances, de freluquet employé des postes, de petit pattoquet d'administration, royale municipale, départementale, préfectoriale, qui ne fasse sonner plus haut ses prétentions littéraires, académiques et chevaleresques, que notre célèbre et digne doyen, qui se rit en haussant les épaules de tous les petits grands airs de dignité, d'indépendance et d'impartialité de quelques-uns de ses mirobolants confrères en sacerdoce ! Dans son pyrrhonisme de bon goût, et avec sa vieille expérience des hommes et des choses, le vieux doyen sait lire sous tous ces masques mensongers d'impudents ou de ridicules personnages qui drapent leur cynisme et leur ambition dans un manteau troué de philosophe, bien pénible à soutenir pour certaines épau-les de votre connaissance. Mais prononcez sur le plus obscur théâtre de province le nom de mon héros, et sur-le-champ on vous répondra : Le bonhomme, l'excellent et spirituel... (j'allais, imprudent que je suis, vous dire son nom). Comment se porte-t-il ? aime-t-il toujours le champagne et les truffes !... O respectable doyen, va donc !

Il y a des gens qui vous disent très-sérieusement de notre doyen des hommes de lettres : Que me parlez-vous de cet homme-là ? c'est un viveur, c'est un artiste, un débauché, et que sais-je encore ? Et moi je réponds à ces frondeurs ignorants et hypocrites : Ne vous démasquez jamais en public, mes beaux masques ; car vous êtes plus luxurieux et plus avarés, plus vicieux, plus égoïstes, qu'il ne l'a jamais été, notre vieux doyen. Mais votre masque est d'or, votre tunique est d'argent ; vous prenez votre habit couleur de muraille lorsque vous allez en bonne fortune ; mais vous vous cachez lorsque votre pauvre tête vide chancelle sous les vapeurs du médoc ou du bourgogne, et si vous avez des maîtresses (et vous en avez), elles gardent, par ordre, le plus strict incognito. Allez donc ! vertueux frondeurs, vous êtes connus.

Le doyen des hommes de lettres, lui, est tout à l'opposé de quelques-uns de ses confrères ; un cœur franc, loyal et généreux qui agit en prince avec les femmes, quand tant de grands seigneurs, tant de crésus aiment en épiciers et se font une gloire ignoble de voler à ces faibles femmes jusqu'à leur amour ; floueurs qu'ils sont, en gants jaunes, aux chevelures excentriques et parfumées ; floueurs en amour comme au jeu, parfois. Mais lui, le doyen des littérateurs, c'est, je vous le répète encore, une nature expansive et bonne, une organisation bienveillante et sympathique, supérieure, sans aucun doute, à une foule d'organisations académiciennes et électorales, départementales et municipales ; c'est une nature bizarre et brusque, mais serviable, et prête à tendre la main à tout ce qui souffre, à quiconque a besoin d'appui.

Sans discourir davantage, je pourrais vous citer plus de vingt noms de jeunes littérateurs, dont la plupart ont déjà fait leurs preuves, lesquels seraient encore plongés dans les limbes de l'oubli et perdus dans les dédales de leur obscurité, sans le patronage désintéressé, généreux et tout fraternel de cet homme de lettres, si rébarbatif, au dire du plus grand nombre des sots qui le méconnaissent. Faut-il vous dire encore ici que la table et le cœur du doyen des journalistes sont généreusement ouverts à tous les jeunes artistes qui ont leur trou à faire ? Ehl que de grands littérateurs, que de grands seigneurs même sont philanthropes et généreux seulement jusqu'à la bourse ! Voilà pourquoi j'aime et défends ici le doyen des hommes de lettres, qui vaut cent mille fois mieux que sa réputation, quand la plupart des hommes ne valent quelque chose que par leur réputation. Enseignes mensongères ! flacons de cristal qui renferment du vin frelaté !

Lui, notre vieux doyen, rit de tous ces cercles étroits et exclusifs, d'importants, d'orgueilleux et de ridicules camarades ; il fronde sans gêne ces médiocrités envieuses et jalouses qui se prélassent en forme de coqs-d'Inde dans l'infime sphère de leurs catégories exceptionnelles. Vraiment la figure du doyen des journalistes, riant dans sa barbe de tous ces bouffons montant en chaire et visant à la perfectibilité philosophique et sociale, serait digne du crayon d'un Rembrandt ou d'un Charlet.

Notre doyen, par-dessus toute chose, est un philosophe aimable, sans pédantisme, un causeur de bonne compagnie, digne d'être recherché sous la forme du plus spirituel convive, du gastronome le plus éclairé que vous ayez jamais rencontré ; enfin, si j'évoquais les souvenirs de tous les chansonniers et poètes de la province, tous à l'envi viendraient joindre leur voix à la mienne, et louer l'exactitude courtoise, la dignité affable, les formes aisées, l'esprit d'à-propos, le tact et l'impassibilité imposante (au plus fort de la mêlée) de l'ancien et digne président du caveau lyonnais ! Pigault-Lebrun lui-même, le fertile et inimitable romancier, a emporté avec lui dans la tombe le souvenir réjouissant d'une de ces solennités poétiques et gastronomiques, honorée de sa présence et présidée par le doyen des journalistes.

Qui nous rendra donc le caveau lyonnais et son joyeux et vénérable président ? Non, jamais général d'armée n'a tenu avec plus d'imposante majesté son bâton de commandement, jamais roi couronné n'a porté plus facilement et plus fièrement son sceptre, que l'Ulysse des chansonniers, le sceptre de Momus.

Comme aux belles femmes il faut, pour briller dans tout leur éclat, les splendides lumières d'un bal, les parfums, les harmonies et les fleurs d'une fête radieuse, comme au coursier fougueux il faut les ar- dentes mêlées et le cliquetis des armes, de même, pour juger le doyen des littérateurs dans toute l'étendue de sa double capacité d'homme d'esprit et de gastronome expérimenté, faites-le, je vous prie, asseoir au haut bout d'une table somptueusement et abondamment servie, chargée des vins les plus exquis et les plus généreux. On a dit à tort que le style était tout l'homme ; moi je vous assure que c'est à table seulement que vous saurez bien distinguer le sot de l'homme d'esprit, la médiocrité du véritable génie.

Brillat-Savarin, qui a écrit, avec tant de raison, que *la gourmandise est un des principaux liens de la société* ; Brillat-Savarin aurait apprécié, sans aucun doute, et célébré peut-être cette individualité si riche, si heureuse, ce type de gastronome si fashionable et si éclairé ! Décidément il manque une page à la *Physiologie du Goût* : c'est le portrait du doyen des hommes de lettres. Si vous me parlez de sénateurs romains mourant sur leurs chaises curules, d'orateurs passionnés, de meetings populaires, de présidents d'académies et de chambres ou parlements constitutionnels ou non, à cela je vous répondrai : Voyez une seule fois le doyen des hommes de lettres présider un repas d'artistes, et il vous sera permis alors de me parler de dignité de fonctions, de gravité, d'indépendance, d'esprit d'à-propos. Car, en vérité, je vous l'affirme, notre doyen, que je vénère profondément, donnerait sur ce point des leçons aux plus roués de la diplomatie moderne. Oui, des leçons, entendez-vous bien ? à table. Concluons ; notre doyen, soit qu'il vous apparaisse armé du sceptre du critique (qui dans ses mains n'est jamais une férule de pédagogue), soit que, semblable au Jupiter Tonnant, il se prélassse majestueusement devant vous, tenant dans ses doigts nerveux le trident de la gastronomie ; la plume ou la fourchette en main, notre doyen est toujours une de ces capacités, une de ces individualités riches et fécondes, trop rares et trop peu appréciées dans ces temps d'égoïsme et d'indifférence politique et religieuse.

Horace lui-même, le divin Horace, ce viveur poétique de l'antiquité, dont les préceptes si sensés, si aimables, les descriptions si vraies semblent rajeunir pour quiconque savoure les pures illusions du cœur et de l'esprit ; Horace lui-même pensait, sans aucun doute, à notre chef de file lorsqu'il écrivait quelque part :

..... *At est bonus, ut melior vir*
Non alius quisquam ; at tibi amicus ; at ingenium ingens.

Merci, Horace ! merci, mon immortel poète ! Toi aussi tu comprenais, et tu avais deviné le doyen des journalistes !

Les Sens et le Cœur.

(SUITE ET FIN.)

Arthur, au milieu de ses amis, au milieu de ces femmes qui savent si vite dépenser leurs vies et leurs fortunes, oubliait le fatal arrêt du célèbre médecin. Mais dès qu'il avait touché le seuil de sa maison, et que seul, quand l'orgie lui laissait quelques heures d'intervalle et de raison, il se souvenait de cette phrase : *Il ne peut vivre plus d'un an*, oh ! alors, cet homme fort indifférent sur toutes choses, cet athée enfin se prenait à avoir peur de quitter la vie, et comptait les jours qui s'en-vo- laient comme des heures, les heures comme des secondes. Cette pen- sée d'une vie limitée, qui revenait d'ordinaire à son lever en même temps que sa raison, accablait son esprit, et il ne trouvait rien de mieux que l'orgie pour s'en distraire, et là seulement il était heureux, parce que, dès qu'il se mettait à table, il ne se souvenait plus. Les vapeurs d'un festin avaient tant d'action sur son corps épuisé qu'il était ivre après avoir porté ses lèvres au premier verre.

Arthur achetait aussi à prix d'or les amours ; il n'avait jamais eu cette joie douce et pénétrante, ces ravissements du cœur, ces bonheurs sans nom à l'aspect d'une femme qu'on aime et dont on est aimé. Il n'avait pas senti la vie à deux ; il ignorait cette communauté d'idées, où l'on donne autant de bonheur que l'on en reçoit ; il ignorait cette sainte passion qui vivifie, anoblit, embellit tout ce qui est en vous et autour de vous.

Et pourtant, quand, lassé après quelques jours de débauche, il reve- nait à sa fenêtre contempler d'un œil triste cette belle et noble créa-

ture qui apparaissait au milieu de ce parterre comme une belle fleur du printemps, il lui venait alors de grosses larmes dans les yeux, car il entrevoyait les souillures de son cœur en face de la virginité de cette belle enfant.

Usé de débauche, presque ruiné, presque abandonné par ses amis, et sentant le terme de sa vie arriver, le voilà qui voulut vivre et aimer !

Un jour, deux mois avant l'époque fixée, il fut forcé de garder la chambre ; son estomac délabré refusait toute nourriture, toute boisson lui était nauséabonde ; sa fin s'approchait, sa fortune était anéantie. On essaya quelques remèdes, mais sans espoir de le sauver. Il les prenait avidement et à toute heure, comme si cela devait prolonger sa vie.

Il manquait huit jours pour que l'année fût accomplie, il fit un effort et se leva. Ses jambes avaient peine à le soutenir, sa figure amaigrée exprimait l'abattement de l'agonie et le désespoir. Il voulut qu'on l'habillât comme au jour de ses plus joyeuses fêtes ; il se fit coiffer, se mit à sourire devant la glace, et, s'armant d'un reste d'énergie et de force, il descendit dans le parc en recommandant que personne ne vint le déranger. Il n'eut pas fait dix pas qu'il se trouva mal et fut obligé de s'asseoir. La vivacité de l'air et le parfum des fleurs opérèrent en lui une heureuse réaction. Après quelques minutes de spasmes, il put se lever et continuer sa promenade.

Sous une charmillle épaisse, une jeune fille lisait attentivement une lettre. — A cette vue Arthur tressaillit et s'arrêta devant elle ; mais le bruissement des feuilles qu'il avait froissées en passant la tira de cette espèce de rêverie et lui fit jeter un léger cri de surprise ; elle cacha la lettre sous le fichu de gaze qui recouvrait sa poitrine.

— Il est heureux, dit Arthur, celui qui occupe votre pensée.

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

— Cette lettre exprime sans doute les belles choses qui viennent à l'esprit quand on vous voit.

La jeune fille troublée ne répondit rien ; elle tira la lettre de son sein et la mit dans les mains du jeune homme.

C'était une lettre d'Arthur.

Il y avait déjà un mois, pendant une heure de fièvre et d'insomnie, il avait écrit ces lignes :

« Un homme qui va mourir vous conjure de lui dire si la vie est possible, car il voudrait n'avoir point de regrets en la quittant. Il vous voit si belle, qu'il vous croit aimée avec idolâtrie, et par conséquent heureuse autant qu'on peut l'être. Dites à ce moribond si l'amour c'est la vie ; alors il ferait tout son possible pour vivre. Il n'a déjà plus rien à faire pour vous aimer. »

— Il faut vivre, Monsieur, dit la jeune fille.

— Oui, s'écria-t-il avec exaltation, vivre pour vous, par vous, et avec vous ! Oh ! la vie, c'est bien l'amour ! Voilà depuis trente ans le premier jour que je me sens vivre. J'aime !

Et il passa son bras autour de la taille de la jeune fille et l'attira doucement à lui.

— Oh ! point de baisers, Monsieur, dit-elle en lui posant la main sur la bouche ; les émotions tuent, et je veux que vous viviez !

Puis en disant cela elle se dégagea et s'enfuit comme une vapeur, non sans laisser derrière elle une trace de parfums.

Quand Arthur reprit le chemin qui conduisait à son appartement, il se sentit une force qu'il n'avait jamais eue, son sang circulait librement, sa poitrine n'était plus oppressée.

Avant de se mettre au lit, il aperçut dans le fond du parc son bel ange qui lui jetait pour bonsoir un baiser avec son bouquet de marguerites.

Il dormit cette nuit-là avec des rêves d'amour et de soleil.

Et le lendemain, quand il se réveilla ruiné, il vit ce bel ange qui veillait à son chevet, et il s'aperçut qu'il avait grand appétit.

JOACHIM DUFLOT.

REVUE DE LA SEMAINE.

Grand-Théâtre.

Première représentation du *Brasseur de Preston*, opéra-comique, musique d'Ad. Adam.

Alerte, mon feuilletoniste, alerte ! Ton sceptre de critique (je veux dire ta plume) en main, apprête-toi à nous narrer fidèlement, avec ton impartialité puritaine, les événements et les merveilles qui ont ébahi ce bon public pendant la huitaine écoulée. C'est cela, mon cher critique, sois sans pitié ni merci pour tous ces colosses de talent incompris et incompréhensibles. Mais où vas-tu, mon *povero*, et que ferais-tu de ton sceptre, je veux dire de ta plume de critique, avec ce pro-

gramme ridicule et impossible ? Reviens donc à tes habitudes pacifiques et monotones d'historiographe véridique et bienveillant. Éternel feuilleton, que me veux-tu ? — Je veux que maintenant, à l'heure, à la minute même, tu sois inspiré. — Merci, ô mon cher feuilleton ! je vais essayer de t'obéir.

Je dirai donc à mes lectrices (décidément je préfère les lectrices aux lecteurs) que les danseurs espagnols ont été revus plusieurs fois avec plaisir, en compagnie de M^{lle} Bartholomin, cette jeune danseuse qui chaque jour fait d'immenses progrès, lesquels nous font espérer pour elle le plus bel avenir chorégraphique.

L'Ambassadrice, Ma Tante Aurore, Anne de Boulen, ont été représentées également avec succès, et devant un public plus nombreux que de coutume.

Nous ne répéterons pas ici les éloges que nous avons donnés dans le temps à tous les artistes interprètes de ces gracieuses partitions.

L'événement du jour le plus important est sans contredit la première représentation du *Brasseur de Preston*, délicieuse partition d'Adam, joli et coquet opéra plein de fraîcheur, de grâce et de comique, opéra tout français par l'esprit et par la musique. — Constatons à la hâte un beau et loyal succès, bien mérité par les auteurs et par les acteurs.

Disons-le franchement, une des plus heureuses créations faites sur notre première scène par M. Lesbros est sans aucun doute celle du brasseur, de ce rôle de Robinson qu'il a si bien rendu comme chanteur et comme comédien.

M^{lle} Joly, dans le rôle d'Effie, a été charmante de grâce, de coquetterie et de sentiment, elle a chanté son air du troisième acte avec une passion et un goût parfaits qui lui ont mérité de nombreux bravos.

Gustave Blès est, dans le rôle du sergent Toby, excellent de tenue et un type de troupière plein de vérité, de chic et d'entraînement. Est-il nécessaire de dire qu'il a chanté comme de coutume, c'est-à-dire de manière à être applaudi fréquemment ? Les couplets du sergent Toby :

Un bon luron,
John le dragon, etc.

ont produit le plus grand effet. Ainsi de la cavatine du troisième acte avec accompagnement de trois voix, chantée avec un sentiment exquis par Lesbros.

Ajoutons que MM. Fouchet, Lecerf et Gagnon sont très-bien placés chacun dans son rôle. Les chœurs ont chanté avec une précision et une justesse irréprochables. Certainement la musique d'Adam sera rarement entre d'aussi bonnes mains.

On s'occupe activement des répétitions du ballet de *la Belle au bois dormant*, prêt à se montrer dans tout son éclat ; on dit des merveilles de cet ouvrage dont la mise en scène, qu'attend un succès de vogue, fait le plus d'honneur à M. Bartholomin, cet excellent chorégraphe, que nous avons, dit-on, le malheur de perdre. L'auteur des jolis ballets des *Deux Roses*, de *la Jeune Tyrolienne*, etc., veut encore redoubler nos regrets par le goût, les soins et le talent qu'il a consacrés à la parfaite exécution du beau ballet de *la Belle au bois dormant*.

Sans jeu de mots, on le voit, notre direction ne s'endort pas et marche de succès en succès. On répète avec activité *le Giaour*, grand-opéra en trois actes, et *l'Amitié des Grands*, comédie en cinq actes et en vers. On dit des merveilles de ces deux ouvrages, dont les représentations honoreront à la fois et notre direction et notre ville, qui elle aussi marche hardiment dans une voie d'amélioration et de progrès.

Gymnase.

LE MARQUIS EN GAGE. — M^{lle} NICHON. — CLAUDE STOCQ.

Je ne sais quel est l'auteur de la nouvelle qui a donné lieu à tant de vaudevilles où des marquis ruinés épousent des femmes riches sans nom, mais en vérité il nous a rendu un bien mauvais service ; depuis un mois il pleut des marquis, il pleut des créanciers, il pleut des femmes sans nom ; depuis un mois quatre ou cinq comédiens s'arrangent pour jouer le même vaudeville. O bienheureux auteurs de cette bienheureuse nouvelle, sur quel vaudevilliste avez-vous donc marché le jour où ce sujet illumina votre cerveau ? Vous êtes la cause involontaire de tous les maux que nous avons soufferts depuis un mois. Par bonheur, M^{me} Adam a sauvé par sa gentillesse et sa verve la vieille situation de cette nouveauté. M^{lle} Nichon fait rire ; c'est un succès.

Claude Stocq est une espèce de bravo, un véritable chenapan qui torture à plaisir une pauvre femme, qui est assassin, calomniateur, faussaire, qui a voué une haine implacable à toute une famille parce qu'on ne l'aime pas, et qui est ambitieux par-dessus le marché. Pourquoi ? On ne sait. Ce mélodrame bourré d'incidents, d'accidents, de catastrophes, de péripéties, contient à lui seul la matière de cinq mélodrames.

Car chaque acte en sa pièce est une pièce entière. On y parle des catholiques et des protestants, qui n'ont que faire dans la pièce qui n'en serait pas moins intéressante sans eux; on y entrevoit Marie Stuart cherchant un abri à Senlis, des hommes qu'on brûle en effigie, un homme qu'on massacre en réalité, des épées croisées, des scènes de folie, un grand nombre de reconnaissances, puis un homme poignardé, après quoi la vertu sort triomphante.

Les auteurs de ce mélodrame, MM. Fournier et Arnould, ont fait souvenement mieux; cependant il y a de belles scènes dignes des auteurs du *Masque de fer*, et le style en est fort brillant, chose digne de remarque dans ces temps de fautes de français.

Alexandre a eu de beaux moments. Claudius s'est bien tiré de la belle scène du cinquième acte.

C'est le portrait de M. Fouchet que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés. Cet artiste, placé toujours convenablement dans tel genre que ce soit, et dont on n'a pas toujours assez apprécié le talent, quitte

le théâtre de Lyon cette année. Ce portrait, qui est un hommage rendu à son mérite, ne peut manquer de plaire au public qui aimait ce comédien et qui le regrettera.

Charade.

Aux prépositions appartient mon premier.

Lecteur, si tu fais mon dernier,

Comme l'a fait Pierre Corneille,

On te dira cent fois : Bravo! bravo! merveille!

Nos auteurs ne font rien pour la postérité,

Et tes écrits iraient à l'immortalité.

Si quelquefois l'entier à ton impatience

Mets un terme jusqu'à ce que l'on recommence,

Nous en sommes charmés, reçois-en l'assurance;

Mon langage n'est pas du tout mystérieux;

Ne me cherche pas loin, car je suis sous tes yeux. L. C.

Mot de la dernière charade : dé-route.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 49.

COMPAGNIE NATIONALE D'ASSURANCES

CONTRE

L'INCENDIE

ET CONTRE

L'EXPLOSION DU GAZ,

FONDÉE A LYON.

Capital social : DIX MILLIONS de francs.

ADMINISTRATEURS.

M. BALIEYDIER père, banquier, président du Conseil d'administration,
M. BERGER-RAST, négociant.
M. CARLIER, agent de change,
M. CLÉMENT REYRE, négociant, membre du Conseil-général du Rhône et du Conseil municipal de Lyon.
M. CAMILLE DUGUEYT, caissier de la Banque.
M. JOURNEL, avocat.
M. PLATZMANN (GUSTAVE), négociant.

M. POTTON, de la maison POTTON et CROSIER.
M. RIBOUD, négociant, président du conseil des prud'hommes.

M. BALIEYDIER père, fils et Ce, banquiers de la Compagnie.
M. JOURNEL, avocat de la Compagnie.
M. COSTE, notaire la Compagnie.
M. RICHARD, avoué de la Compagnie.
M. CARLIER, agent-de-change de la Compagnie.

M. DE NESLE, Directeur.

La Compagnie Nationale assure contre l'incendie toutes les Propriétés mobilières ou immobilières; elle garantit les dommages occasionnés par la foudre, soit qu'elle incendie, soit qu'elle brise ou renverse.

Elle affranchit du risque locatif ses assurés locataires de tout ou partie d'un immeuble déjà assuré par elle.

Avantages particuliers que la Compagnie Nationale offre SEULE à ses Assurés.

1^o Elle assure contre les dégâts occasionnés par l'EXPLOSION DU GAZ employé pour l'éclairage, alors même qu'il n'y a pas incendie.

2^o Elle fait recevoir les primes au domicile des assurés.

3^o Outre le délai de quinzaine, elle n'oppose de déchéance à l'Assuré, pour non-paiement de sa prime, qu'après une mise en demeure.

Le Capital émis a été entièrement souscrit à Lyon. Cet empressement est d'un heureux augure pour la Compagnie Lyonnaise, et lui permet d'espérer un prompt développement.

L'Administration a ses Bureaux rue St-Dominique, n° 11.

Le Bureau de l'Agence de Lyon est place des Terreaux, n° 2, où l'on reçoit le public et MM. les Courtiers d'assurance, tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

COSTUMES DE BAL,

Place des Terreaux, 1, au 4^{me}.

Mme CHEVALIER tient toujours un assortiment de Costumes de bal très-élégants et très-variés; les amateurs de travestissements trouveront chez elle de quoi satisfaire tous leurs goûts.

A la Reine des Tillouls.

COSTUMES ET DOMINOS NEUFS,

Chez HENRY, Coiffeur,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entresol.

LIBRAIRIE MODERNE,

Rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

Il vient d'être ouvert à cette librairie un Cabinet de lecture très-bien assorti en Nouveautés, et qui, par ses relations fréquentes avec la capitale, offrira toujours à ses abonnés tous les ouvrages nouveaux qui seront publiés à Paris. — Tout abonné d'un an recevra en prime un ouvrage de la valeur de 10 fr.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS,

Successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

BALS MASQUÉS.

PINTARD, limonadier, tenant la buvette du Grand-Théâtre, a l'honneur d'informer le public qu'on trouvera chez lui, pendant tous les bals, toutes sortes de Rafraichissements en première qualité, et des Soupers chauds et froids aux prix les plus modérés. — Vins fins et vin de Champagne de premier choix.

DRAGÉES ARABIKES,

ou

Tablettes adoucissantes et pectorales,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 13, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament. C'est un bonbon d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des Rhumes, Toux, Asthmes, Catarrhes, Phthisies, Coqueluches, Enrouements, et toutes affections de poitrine. — On en prend cinq ou six dans la journée, et deux ou trois dans la nuit. Elle calme la Toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac. — PRIX : 1 F. 25 C. LA BOITE.

Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Verieel.

ORAY, TRAITEUR,

Place des Cordeliers, n° 28.

Dîners à 1 fr.; pain, demi-bouteille, potage, 3 plats et 3 desserts. — Idem à 1 fr. 25 c.; pain, demi-bouteille, potage, 4 plats, 3 desserts. — Idem à 1 fr. 50 c.; pain, une bouteille, potage, 5 plats, 3 desserts.

L'ALLIANCE,

COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE,

Établie à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, n° 28.

Capital social : 10 millions de francs.

Cette compagnie est la seule qui assure, outre les risques ordinaires d'incendie, la perte résultant des non-jouissances et des non-locations pendant le temps nécessaire à la réparation du dégât matériel causé par un incendie. Elle n'exige du défaut de paiement de prime, pour

annuler l'assurance, qu'après une mise en demeure régulièrement constatée.

Ses nouveaux tarifs de primes sont extrêmement modérés.

Ses bureaux à Lyon sont place Sathonay, n° 5, au 1^{er}.

L'entr'acte lyonnais.



Lith. Barand, rue St. Côme, 8, à Lyon.

MR. FOUCHET,
(G.^d Théâtre.)